



CLA

MÈRE ET LA FIANCÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par M. M. Paul Dupont, Petit et Léonce,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE, LE 17 AOUT 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
GEORGE DUNDEE (on prononce <i>Dundie</i>).....	M. PAUL.	BIRCH, son neveu.....	M. SYLVESTRE.
MISTRESS DUNDEE, sa mère.....	M ^{me} VSANNAZ.	WILLIAMS } amis de George. {	M. MILET.
PAULA, nièce de mistress Dundee.....	M ^{lle} HAENECK.	BROWN } {	M. DAVESNE.
MISTRESS HOPKINS.....	M ^{me} JULIENNE.	PLUSIEURS AMIS DE GEORGE.	
		HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.	
		DOMESTIQUES.	

La scène est dans la Caroline, à la fin de la guerre d'Amérique.

N. B. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase Dramatique, à M. HEISSE, bibliothécaire et copiste, au théâtre, ou à M. Ferville, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, n° 33.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle de la maison de mistress Dundee; porte au fond; à droite de l'acteur, la porte d'une chambre, qui est celle de George; à gauche, sur le même plan, une grande fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULA, MISTRESS DUNDEE, puis BIRCH.

Mistress Dundee et Paula sont assises auprès d'une petite table, à gauche du théâtre, et occupées à des ouvrages d'aiguille.)

MISTRESS DUNDEE. Quatre heures bientôt... et mon fils ne rentre pas.

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre; le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, ainsi de suite.

PAULA. Quoi! ma tante, vous vous inquiétez encore?

MISTRESS DUNDEE. Son caractère est si vif, si ardent!... En vain moi, petite fille de William Penn, héritière de cet amour pour la paix, pour une vie calme et soumise, qui faisait partie de la foi religieuse de mon aïeul, j'ai forcé mon Georges à embrasser la profession d'avocat... Que me sert ma prudente précaution, quand je le vois affecter de braver hautement les Anglais; de blâmer, de combattre toutes leurs mesures.

PAULA. Oui, pour défendre devant les tribunaux ses concitoyens injustement attaqués. (*On entend Birch parler en dehors.*) Mais rassurez-vous, ma tante, j'entends quelqu'un... c'est George, c'est votre fils, sans doute... (*Elle se lève et va à sa rencontre*). Ce n'est pas lui, c'est le clerc du shérif, le neveu de mistress Hopkins.

BIRCH, *en dehors*. Si on vient me chercher, vous direz que vous ne m'avez pas vu. (*Il entre.*)* Bonjour, miss Paula... Serviteur, mistress Dundee... Eh bien, George, mon frère de lait, vous a-t-il appris les nouvelles?

(Paula s'est assise.)

MISTRESS DUNDEE. Lesquelles, Birch?

BIRCH. Celles qui courent dans Charles-Town; car toute la ville est en rumeur... Il paraît qu'on a reçu des nouvelles de la Virginie, du théâtre de la guerre... Comment, vous ne savez pas?

PAULA. Non; mais vous nous apprendrez...

BIRCH. De tout mon cœur... si je les savais moi-même... Je venais chez vous pour avoir des détails; parce qu'ici, une des premières maisons de la ville... mistress Dundee, veuve d'un de nos plus riches commerçans... miss Paula, fille de l'ancien gouverneur militaire... sans compter que George est l'ami, le modèle de toute notre jeunesse... et malgré ça, pas fier; car il m'accueille, il me permet de le tutoyer; il rit avec moi, souvent même de moi... Oh! il est très-aimable... aussi, c'est toujours près de lui que je viens aux renseignements.

PAULA. Mon cousin nous parle si peu de tout ce qui se passe... sans doute dans la crainte d'inquiéter sa mère... Mais dit-on que Washington ait encore battu l'armée anglaise?

BIRCH. C'est ce que je ne saurais vous affirmer... Dès qu'il y a le moindre bruit dans la ville, et que ça se propage jusqu'à la taverne de ma tante, elle qui connaît mon caractère bouillant... elle commence par me mettre sous clef, dans la cave... elle dit que, dans les tems de discorde, c'est la place d'un citoyen sage et ami des lois... aussi, grâce à ses soins, je jouis de la réputation du plus mauvais patriote.

PAULA. Pourvu que ces nouvelles soient favorables à nos concitoyens!

BIRCH. A vrai dire, je ne serais pas éloigné de le croire... ma tante est, depuis ce matin, d'une humeur... Il est vrai que c'est tous les jours la même chose... mais

* Birch, Paula, mistress Dundee.

aujourd'hui, il y a une nuance de plus... je ne serais pas surpris du tout que les Anglais eussent éprouvé du désagrément.

(Mistress Dundee se lève et va regarder à la fenêtre.)

PAULA. Comment se peut-il que votre tante fasse des vœux pour nos ennemis?

BIRCH. Que voulez-vous?... elle ne peut pas souffrir l'indépendance. Chez elle, d'abord, si j'ai le malheur de lui faire une observation, elle me traite de rebelle... elle m'appelle *yankee*... *Yankee!** je vous demande à quoi ça rime?... Oh! elle n'est pas du tout pour les idées nouvelles... elle prétend que toutes les révolutions du monde ne lui feront pas vendre sa bière un *farthing*** de plus... que, depuis les troubles, les Anglais ne quittent plus la forteresse pour descendre dans la ville, ce qui réduit sa consommation de moitié... Que sais-je?... il faudra pourtant bien qu'un jour elle renonce tout-à-fait à ces pratiques-là.

PAULA, *se levant*. Le jour où la Caroline secouera le joug de l'Angleterre.

BIRCH. La Caroline!... ma patrie... Ah! si elle se montre, on me verra.

MISTRESS DUNDEE, *qui, pendant les répliques précédentes, guettait à la fenêtre l'arrivée de son fils, passant entre Birch et Paula*. Encore des troubles!... A Dieu ne plaise!... c'est ainsi que ton père entraîna son frère, mon mari... qu'ils nous furent ravis tous deux.

PAULA. Eh bien!... ils seraient vengés!...

MISTRESS DUNDEE. Ah! point de vengeance!... garde-toi d'inspirer ces idées à George... Du sang versé!... la guerre!... j'appris à la détester dès ma jeunesse, dans la colonie paisible fondée par mon aïeul, William Penn... Et depuis, les pertes qu'elle m'a coûtées!... Maintenant, surtout, que de dangereuses illusions pourraient égarer mon fils, compromettre ses jours!... Mais Paula, tu n'y as donc jamais pensé, toi qu'il aime... toi qui dois bientôt porter son nom?

(Birch est allé regarder à la fenêtre.)

PAULA. Et c'est pour cela; mon devoir est aussi de partager ses sentimens... je sais qu'il s'indigne de l'asservissement de sa province natale.

MISTRESS DUNDEE. Beaucoup trop, hélas!... ses fréquentes absences me tourmentent... C'est à peine si nous le voyons un instant dans la journée.

* On prononce *Yankee*.

** On prononce *Fardin*.

PAULA. Cette fois, c'est bien lui... je reconnais ses pas.

BIRCH. Nous allons donc savoir...

(Il passe à gauche du théâtre.)

SCENE II.

**MISTRESS DUNDEE, GEORGE,
PAULA, BIRCH.**

GEORGE. Ma mère!... Chère Paula!

BIRCH. Salut au brave patriote George Dundee.

MISTRESS DUNDEE. Nous commençons à être inquiètes.

PAULA. Il est vrai.

GEORGE. Pardon, ma mère... pardon, bonne cousine, si je suis resté si longtemps absent... Un jour comme celui-ci, il doit être permis de s'oublier... Nous étions à nous réjouir des succès de nos frères.

BIRCH. Tu dis donc que les Anglais...

GEORGE. Oui, mon pauvre Birch, tes bons amis viennent d'essuyer un nouvel échec.

BIRCH. Mes amis... mes amis!... je les exécute!

PAULA. Ah! George, raconte-nous...

GEORGE. Braves Virginiens!... Oh! je les admire... En moins de huit jours, York-Town repris... Lord Cornwallis, avec sept mille des siens, obligé de mettre bas les armes!

BIRCH. Il se pourrait!

PAULA. Que de courage, de dévouement!

GEORGE. Ah! puisse bientôt la Caroline, animée par cet exemple...

MISTRESS DUNDEE. Silence!... ah! silence... mon fils, pas de complots!... As-tu donc oublié que c'est dans une semblable entreprise que ton malheureux père...

GEORGE. Non... je ne l'ai point oublié.

AIR : *C'était Renaud de Montauban*

MISTRESS DUNDEE.

Si tu devais partager son destin,
Toi, de mon cœur l'espérance dernière!

GEORGE.

Aurais-je tort de suivre le chemin

Où je vois les traces d'un père?

Pour son pays il tomba noblement;

Et l'exemple de son courage

C'est mon bien, c'est un héritage

Qu'un fils recueille en l'imitant.

BIRCH. Bravo! Dundee,

PAULA. Bien, George.

BIRCH, transporté. Quand je t'entends parler ainsi... ça me met hors de moi... ça me grandit... j'ai six pieds... moins quelque chose.

MISTRESS DUNDEE. Mon fils, je n'ai plus que toi sur la terre.

BIRCH. Ils ne m'écoutent seulement pas.

MISTRESS DUNDEE. Promets-moi que tu n'exposeras pas tes jours; que tu ne fréquenteras pas ces *meetings**. Ces réunions d'avocats, de médecins, de commerçans, où vous vous excitez les uns les autres...

GEORGE. Ma mère...

MISTRESS DUNDEE. Qu'aujourd'hui surtout que de pareilles nouvelles vont agiter les esprits, tu ne sortiras plus.

GEORGE. Eh bien!... oui, ma mère, je resterai; car j'attends ici quelques amis.

MISTRESS DUNDEE. Des amis!... Dans quel but?

GEORGE. Aucun qui doive vous alarmer.

MISTRESS DUNDEE. Mais encore?...

GEORGE. C'est pour être plus libres de causer entre nous de cette dernière victoire.

PAULA, à part. Ah! je crois comprendre... (*Haut.*) Venez, ma tante, notre présence serait de trop dans un pareil moment... Allons préparer ce qu'il faut pour les recevoir.

MISTRESS DUNDEE, à part. Il me cache quelque chose... Ah! mon fils!

(*Mistress Dundee* entre dans la chambre à droite; *Paula* sort par le fond, *George* l'accompagne jusqu'à la porte.)

SCENE III.

GEORGE, BIRCH.

BIRCH, à part, pendant que George reconduit Paula. Dire qu'on se sent au fond du cœur les sentimens les plus héroïques... et ne pas pouvoir les en faire sortir!... passer pour un capon... c'est ça qui est humiliant!

GEORGE, revenant. Elles sont parties... Maintenant, mon cher Birch, entre frères de lait, on ne doit pas se gêner... Ainsi, je t'avouerai sans façon que je ne serais pas fâché d'être seul.

BIRCH. Je te laisse... Aussi bien, tout ce que je pourrais te dire pour te faire revenir sur mon compte...

GEORGE. Que veux-tu?... tes opinions bien connues, ainsi que celles de ta tante

* On prononce *mitins*.

la respectable tavernière mistress Hopkins...

BIRCH. Ma tante, je ne dis pas... née en Angleterre, elle aime les Anglais par esprit national.

GEORGE. Et un peu par calcul aussi.

BIRCH. C'est possible; parce qu'ils boivent plus de bière que les Américains. Son affection est basée sur la consommation qu'on fait chez elle... si vous ne faites que vous rafraîchir, à peine elle vous regarde... Commencez-vous à perdre l'équilibre, vous fixez déjà son attention... mais dès que vous roulez sous la table, vous jouissez de toute son estime... elle estime beaucoup les Anglais.

GEORGE. Et toi, l'héritier présomptif de la taverne de *la Licorne*..... toi, qui verses tous les jours à boire aux habits rouges...

BIRCH. Je leur verse à boire, c'est vrai; mais je ne leur donne pas la bonne mesure.... de la plus forte bière, c'est vrai encore, mais pourquoi? parce qu'elle coûte plus cher... autant de pris sur l'ennemi... Dieu de Dieu! les habits rouges!... à l'extérieur, je leur souris, je leur donne des poignées de main.... mais intérieurement je leur tourne le dos.

GEORGE. Toi! mon pauvre Birch!

BIRCH. Oui, oui... et si on ne se défiait pas de moi... mais parce que je fréquente les autorités..... Tiens, George, essaie... tu verras de quoi je suis capable.

GEORGE. Il y a déjà long-tems que tu nous tiens ce langage.... mais puis-je sérieusement me fier à toi?

BIRCH. Je te dis d'essayer.... pour me réhabiliter, vois-tu, je braverai tout.... ma tante elle-même ne me ferait pas peur!.... qu'il se présente seulement une occasion.

GEORGE. Eh bien! soit... je te crois... reste avec moi: elle ne tardera pas à se présenter.

BIRCH, effrayé. Ma tante!

GEORGE. Non; l'occasion que tu désires; car les amis que j'attends...

BIRCH. Oh! je les connais, va, tes amis... je me doute bien de ce qui les amène.... et tu veux que je reste avec eux?.... Ah! George! merci.... tu ne me crois pas un être pusillanime; tranchons le mot, un poltron.... ça me fait un bien.... ça me change...

GEORGE. Les voici... tiens-toi seulement un peu à l'écart.

BIRCH, à part, se retirant à gauche du théâtre. Moi aussi, je vais donc faire quel-

ques chose pour la patrie.... je ne sais pas encore quoi... mais c'est égal.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, BROWN, WILLIAMS, JEUNES AMÉRICAINS*.

AIR: *Accourons.* (De la Muette de Portici.)

Amis, le pays nous appelle,
Nous accourons au rendez-vous;
A cette voix fidèle,
Me voilà... nous voilà tous.

GEORGE. J'étais sûr que pas un de vous ne manquerait à cet appel.

BROWN. Et si tu savais quelle peine nous avons eue à contenir les amis.... les voisins que chacun de nous s'était chargé de voir... à leur faire comprendre que les amener chez toi, avec nous, ce serait éveiller les soupçons, trahir nos projets... Mais comme ils te rendent grâce!... comme ils t'admirent, toi qui, non content du courage civil que tu as déployé jusqu'ici...

GEORGE. Ah! ce courage n'était rien... Devons-nous souffrir, quand la cause de l'indépendance a triomphé presque partout, que la Caroline reste seule à subir encore le joug humiliant de la métropole?... enfans d'une même mère, un intérêt commun ne nous unit-il pas aux autres colonies?... serons-nous moins braves que nos frères?.... ne ferons-nous rien pour notre indépendance?... attendrons-nous enfin lâchement, pour en jouir, qu'ils viennent nous apporter celle qu'ils ont payée de leur sang?

TOUS, à demi-voix. Non, non.

BROWN. Le moment appelé de tous nos vœux est enfin arrivé.... la Caroline n'attend qu'un signal pour se lever contre ses oppresseurs.

GEORGE. Donnons-le donc, en nous emparant du fort qui domine la ville.

WILLIAMS. Le fort de Hanovre.

GEORGE. Oui.... la garnison est sans défiance, et peu nombreuse... tout est prévu pour le succès de notre entreprise.... aux armes dès cette nuit.

TOUS, avec une énergie concentrée. Oui... aux armes!...

BIRCH, après les autres. C'est ça, aux armes.

WILLIAMS. Birch!

BROWN. Lui, avec nous!

GEORGE. Oui, mes amis.... il a réclamé sa part de nos périls; et quand il s'agit du salut de tous, on ne doit refuser le secours de personne.

* William, George, Brown, Birch, à l'écart.

BIRCH, *passant auprès de George*. Merci, George... je me souviendrai de ce que tu fais pour moi.

AIR : *Du Fleuve de la vie.*

Ne me repoussez pas d'avance,
Où, quand viendra l'instant d'agir,
Si j'hésite, si je balance,
A jamais vous pouvez me fuir.
Sur moi prononcez anathème !
Je vous en donne ici le droit...
Le premier, me montrant au doigt,
Je me fuirais moi-même.

SCENE V.

LES MÊMES, MISTRESS HOPKINS.

MISTRESS HOPKINS, *au de-hors*. Quand je vous dis qu'il est ici... puisqu'on l'a vu entrer.

BIRCH. Dieu ! ma tante !

BROWN. Mistress Hopkins !

GEORGE. Eh bien, mes amis, qu'elle ne soupçonne pas...

BIRCH. Si elle me voit avec vous, ça peut vous compromettre... ne lui dites pas que je suis là.

(Il se met derrière les autres.)

MISTRESS HOPKINS, *entrant*. Où est-il?... où est-il ? il faut absolument que je le...

GEORGE*. Qu'est-ce donc, mistress Hopkins ?

MISTRESS HOPKINS. Ce que c'est?... pardon de vous déranger, monsieur George... mon neveu, mon coquin de Birch qui s'est échappé de la maison... et comme il a la rage de hanter toujours plus haut que lui, je craignais...

BROWN. Qu'il ne fût avec nous ?

GEORGE, *d'un air de gaité affectée*. Nous sommes donc bien dangereux ?

MISTRESS HOPKINS. Je ne dis pas ça... mais enfin, vous autres qui avez de la fortune, vous pouvez avoir des opinions à vous ; au lieu que quand on est sujet au public, quand on ne possède rien...

BIRCH, *à part*. On dirait vraiment qu'elle prend à tâche de m'humilier.

MISTRESS HOPKINS. Mais puisqu'il n'est pas ici, c'est inconcevable... me laisser seule dans un pareil moment.

GEORGE. Quel moment?... qu'y a-t-il de nouveau ?

MISTRESS HOPKINS. Comment ! vous n'avez donc pas entendu !... l'avant-garde est déjà ici ; et le régiment va arriver.

GEORGE. Quel régiment ?

MISTRESS HOPKINS. Eh bien ! le régiment qui vient renforcer la garnison... six

compagnies, rien que ça... ne faut-il pas qu'elles se rafraichissent chez moi avant de monter au fort?... je ne pourrai jamais y suffire... et Birch qui n'est pas là !...

BIRCH. C'est ça... pour défoncer les tonneaux... verser aux habits rouges.

BROWN. Six compagnies de troupes nouvelles !

WILLIAMS, *à Mistress Hopkins*. Êtes-vous bien sûre ?...

MISTRESS HOPKINS. Pourquoi pas ?... où est le mal qu'une honnête femme trouve le débit de sa marchandise... (On entend dans le lointain une marche militaire.) Eh ! tenez, tenez... je ne me trompe pas. (Regardant par la fenêtre.) Les voilà qui défilent là-bas.

GEORGE, *regardant*. En effet.

BROWN, *bas à Georges*. Que signifie ? (George lui fait signe de se taire.)

MISTRESS HOPKINS. Dieu ! quelle tenue ! les beaux hommes !... (A Georges et à ses amis.) Eh ! bien, mes jeunes maîtres, on dirait que ça n'a pas l'air de vous faire plaisir?... Vous étiez plus gais ce matin... chacun son tour... Mais Birch, ce maudit... où peut-il être passé?... l'ingrat... moi qui l'aime tant... Ah ! si je le rattrape. (Avec un geste expressif.) Il n'a qu'à bien se tenir !

BIRCH, *à part*. Merci.

MISTRESS HOPKINS, *devant la fenêtre*. Dieu ! que c'est beau les Anglais !... j'en perdrai la tête !

(Elle sort.)

BIRCH *se montrant*. Va... va leur tirer à boire... ce soir je leur tirerai autre chose.

SCENE VI.

BIRCH, BROWN, GEORGE, WILLIAMS.

BROWN. Malédiction ! aurait-on découvert nos projets ?

WILLIAMS. Faut-il donc y renoncer ?

GEORGE, *qui est resté plongé dans ses réflexions*. Y renoncer... non, mes amis... plus que jamais c'est le moment d'agir.

BROWN. Que pouvons-nous contre de troupes nombreuses et retranchées derrière des murailles ?

GEORGE. Cette résolution est hardie ; mais elle n'est pas désespérée... Pensez-vous que je vous engage dans une pareille entreprise, sans avoir le moyen d'en assurer le succès !

BROWN. Quel est donc ton espoir ?

GEORGE. Vous le saurez plus tard... Oui, mes amis... que les remparts de la forteresse ne vous effraient pas... je réponds de la victoire.

* Birch, William, George, mistress Hopkins.

BROWN. Eh bien ! nous nous fions à toi... conduis-nous... sois notre chef.

TOUS. Oui... sois notre chef.

GEORGE. Vous le voulez !... obéissez-moi donc... retournez auprès de nos partisans... que tout le monde se tienne prêt pour cette nuit !... un roulement de tambour, lorsqu'il en sera tems, vous réunira derrière Charles - Square... (*A Williams qui est à sa gauche.*) Williams, je te charge de ce soin... alors, aux cris de *Washington et d'indépendance*, au bruit du tambour, précipitez-vous vers la forteresse.

BROWN. Y penses-tu ?... une attaque ouverte !... ne devrions-nous pas plutôt par surprise !...

BIRCH. Au fait... nous sommes des bourgeois... quand nous ne les tuerions pas tout-à-fait dans les règles... ils ne seraient pas en droit de se plaindre ?

GEORGE. Vous m'avez nommé votre chef. rapportez-vous-en à moi.

BROWN. Tu le veux... il suffit.

GEORGE. A ce soir donc.

TOUS. Oui, à ce soir...

GEORGE. Honte à celui qui manquerait au rendez-vous !... que ce nom : *traître à la patrie* retentisse sans cesse à son oreille... et qu'il n'obtienne de nous qu'un mépris éternel.

TOUS. Oui... un mépris éternel.

GEORGE. Retirez-vous, mes amis, et de la prudence.

MISTRESS DUNDEE, se montrant à la porte de la chambre à droite. Que viens-je d'entendre !... je ne m'étais donc pas trompée.

GEORGE, retenant Birch. Demeure, Birch... il faut que je te parle sans témoins.

BIRCH. Est-ce qu'il se repentirait de de m'avoir admis ?

MISTRESS DUNDEE, refermant la porte. Écoutons jusqu'à la fin.

CHŒUR, à voix basse.

AIR : *Vaudeville de la Rente Viagère.*

TOUS.

Oui, retirons-nous,

Partons sans bruit,

Du silence,

De la prudence,

Mais que cette nuit,

Nous soyons tous

Au rendez-vous.

(*Tout le monde sort, excepté George et Birch.*)

SCÈNE VII.

GEORGE, BIRCH.

GEORGE. Ecoute... je puis te dire maintenant pourquoi je t'ai retenu ici.

BIRCH. Parle, mon ami.

GEORGE. Je puis compter sur ta discrétion.

BIRCH. Après ce que tu as fait pour moi.

GEORGE. Tu sais que mes amis viennent de me nommer leur chef.

BIRCH. Qu'est-ce que tu dis nommer ?... proclamer... c'est le mot.

GEORGE. Eh bien ! cette nuit, je ne marcherai pas à votre tête.

BIRCH. Hein ! plait-il ?

GEORGE. Je ne le puis.

BIRCH. Après avoir promis ?

GEORGE. Il le fallait.

BIRCH. Par exemple !... que va-t-on penser de toi ?... qui peut t'empêcher ?

GEORGE. L'intérêt de tous ces braves amis... l'enthousiasme leur fait illusion... Si, par une vie studieuse, ou des habitudes commerciales, ils n'étaient pas aussi étrangers à toute idée militaire, auraient-ils fini par croire, même sur ma parole, qu'il pouvait nous suffire de notre courage pour forcer la citadelle ?... moi, neveu d'un officier... moi, qui ai tout conçu, tout médité d'avance, je sais trop bien qu'une attaque de vive force ce serait infailliblement la mort de tous... et une mort inutile.

BIRCH. Et tu viens me dire ça de sang-froid, à moi, après m'avoir laissé engager.

GEORGE. Silence.

BIRCH. Ecoute donc, George, écoute... certainement, j'aime les périls... C'est aux périls que j'aspire... mais pourvu que je puisse au moins en réchapper.

GEORGE. Silence, te dis-je.

BIRCH. Non ; tu auras beau dire... c'est très mal ; parce qu'enfin tu nous assurais..

GEORGE. Que la victoire resterait de notre côté... je tiendrai ma promesse ; et tu n'en douteras plus, lorsque je t'aurai, puisqu'il le faut, révélé un secret d'où dépend le succès de notre entreprise.

BIRCH. Un secret... eh ! vite... vite...

GEORGE. Le père de Paula, mon oncle, fut jadis gouverneur de la forteresse.

BIRCH. Je sais bien... à telles enseignes, qu'il y mourut bravement en la défendant dans la première guerre.

GEORGE. Parmi les papiers qui furent sauvés à sa mort et remis depuis à sa fille, nous en trouvâmes un qui nous dé-

couvrit qu'il existait un passage souterrain, coulissant, en quelques minutes, du bord de la mer jusque dans l'intérieur de la forteresse? où l'on n'arrive par la colline qu'après une demi-heure de marche.

BIRCH. Tiens, tiens... c'est donc derrière Templebar!... qui aurait jamais pensé?...

GEORGE. Paula et moi sommes les seules personnes qui en ayons connaissance.... les Anglais même l'ignorent.

BIRCH. Et que prétends-tu faire?

GEORGE. Cette nuit, tandis qu'au bruit d'une attaque ouverte, nos ennemis se précipiteront sur les remparts, je pénétrerai par ce passage secret jusqu'au magasin à poudre...

BIRCH. Quoi! tu oserais?...?

GEORGE. Une mêlée préparée par mes soins... et les murs s'écrouleront devant nos amis pour leur livrer passage.

BIRCH, avec effroi. O ciel! George...

GEORGE, lui mettant la main sur la bouche. Chut! là... (Il écoute avec attention, en regardant du côté de la chambre où est cachée sa mère) J'avais cru entendre... Il va jusqu'à la porte, et après avoir écouté un instant, il revient auprès de Birch.) Non, non... ce n'est rien.

BIRCH. Mais toi, mon pauvre frère...

GEORGE. Oh! moi... je suis sûr que je me sauverai.

BIRCH. Et si ta fuite n'est pas assez prompte?

GEORGE. Non, te dis-je... (avec résolution) et après tout... pour mon pays.

BIRCH. Je ne souffrirai pas... et je cours prévenir nos amis.

GEORGE, le retenant. Arrête... pas un mot devant eux... c'est moi qui ai conçu ce projet, c'est à moi de l'exécuter... nos amis je les connais, ils sont braves; tous m'auraient disputé l'honneur de l'accomplir... j'ai pensé qu'en m'adressant à toi...

BIRCH. Tu m'as bien jugé... je suis sensible à cette marque de confiance.

GEORGE. Ce que j'attends de toi... c'est au moment décisif... cette nuit, lorsqu'on s'étonnera de mon absence, de déclarer...

BIRCH. Compte sur moi... (A part.) Pauvre George!... ça me fait un effet... enfin puisqu'il est sûr d'en échapper... et au fait, les avocats... ça a tant de moyens.

GEORGE. J'entends quelqu'un... ma mère. Tu m'as compris, laisse-nous...

(Birch sort.)

SCÈNE VIII.

MISTRESS DUNDEE, GEORGE.

MISTRESS DUNDEE, pâle et tremblante.)

Ah! pourvu que je puisse être maîtresse de moi... (A George) Mon fils...

GEORGE. Qu'avez-vous, ma mère?

MISTRESS DUNDEE. Mourir... toi!... oh! non.

GEORGE. Pourquoi ces craintes?

MISTRESS DUNDEE. J'ai tout entendu.

GEORGE. Ciel!

MISTRESS DUNDEE. Ah! tu n'exécuteras pas ton fatal projet.

GEORGE. Que lui répondre?

MISTRESS DUNDEE. Dis-moi... dis-moi que tu ne mourras pas... que tu ne quitteras pas ta mère.

GEORGE. Point de faiblesse.

MISTRESS DUNDEE. Je t'en conjure.

GEORGE. Ma résolution est prise.

MISTRESS DUNDEE. Si mes prières ne suffisent pas... George, mon fils... eh! bien! je te l'ordonne.

GEORGE. Vous savez si jusqu'ici j'ai respecté votre volonté... mais quand la patrie...

MISTRESS DUNDEE. Je lui ai donné le sang de mon époux... Je suis quitte envers elle.

GEORGE. Jamais.

ADU de Teniers.

Tant qu'on jouit du bien-être de la vie,
Qu'on n'est pas sourd à la voix de l'honneur,
On n'est jamais quitte envers la patrie.
Quoi qu'elle exige, hélas! de notre cœur,
Sans hésiter nous devons y souscrire,
Sur ses enfans ses droits sont absolus!

MISTRESS DUNDEE.

Ah! ma patrie est où mon fils respire,
Si je te perds, hélas! je n'en ai plus.

GEORGE. Ma mère!

MISTRESS DUNDEE. Oui, je lui ai payé ma dette. Elle ne fut que trop acquittée par la mort de mon mari... mais toi, mon fils, toi qu'enfant encore j'emportai dans mes bras, en fuyant les tribus indiennes déchainées contre nous par la politique des Anglais... je ne t'aurais, au péril de mes jours, sauvé du milieu des flammes qui dévoraient notre maison... je ne t'aurais disputé à nos ennemis que pour te voir courir à une mort certaine?... jamais, jamais!...

GEORGE. Songez donc que mon devoir...

MISTRESS DUNDEE. En est-il un qui au-

torise un fils à briser le cœur de sa mère ?

GEORGE. Un serment sacré...

MISTRESS DUNDEE. Ne m'as-tu pas juré cent fois d'être mon soutien ?... je te laisserais périr !... tandis que d'autres s'applaudiraient d'une victoire achetée du sang de mon fils.

GEORGE. Ma mère, je vous le répète... j'ai promis que cette nuit j'irais...

MISTRESS DUNDEE. Cette nuit...

GEORGE. Il n'est sur la terre aucune puissance capable de me retenir.

(Il va s'asseoir auprès de la table.)

MISTRESS DUNDEE, à part. Si j'osais... oh ! non... le tromper... (A Paula qui entre.) Ah ! Paula... si tu savais... tu l'aimes comme moi... parle-lui... interroge-le... qu'il te dise quel est son dessein... force-le d'y renoncer... tes larmes auront peut-être plus de pouvoir que celles de sa mère... (A part). Mais s'il refuse... je braverai tout... il ne partira pas.

(Elle sort.)

SCENE IX.

PAULA, GEORGE.

PAULA, après un instant de silence, s'approchant de George qui est assis auprès de la table. Ainsi, George.. c'est pour cette nuit.

GEORGE. Que veux-tu dire ?

PAULA. Hélas ! j'ignore quels moyens tu vas employer... mais ce qui se prépare. je l'avais deviné déjà... ô mon George ! ce n'est pas l'œil de Paula, de ta fiancée qui aurait pu s'y méprendre.

GEORGE. Eh bien !... s'il est vrai... cesse de vains efforts... épargne-moi.

PAULA. Ah ! j'ai l'âme brisée... mais pas un mot ne sortira de ma bouche pour ébranler ta résolution.

GEORGE, se levant. Qu'entends-je !... de quel poids tu soulages mon cœur... oh ! oui... ma Paula était digne de m'approuver.

PAULA. O mon ami !... te l'avouerai-je... vingt fois j'ai deviné ce jour par mes vœux secrets... oui, quand je songeais à la mort de mon père, à cette heure solennelle où n'ayant plus à peine de défenseurs dans sa forteresse ; blessé lui-même, il me fit appeler pour me bénir, me recommander à Dieu !... puis par une porte qui m'était inconnue jusque-là, m'entraînant à travers une galerie souterraine... oh ! je la reconnaîtrai !... je crois y être encore !... je crois sentir encore les derniers embrassements de ce père adoré ; ses cheveux blancs

tomber sur mon front pour la dernière fois... car il avait disparu... et moi, j'étais sur le rivage, avec un de ses braves, à qui il m'avait confiée.

GEORGE. Ce récit... oh ! combien de fois ne te l'ai-je fait répéter pour m'animer, pour m'affermir encore !

PAULA. Et ne le voyais-je pas, quand tes regards étincelaient ; quand un tré-sailllement involontaire venait trahir tes pensées ?... ne me disais-je pas en moi-même : « Oui, le vengeur de mon père, » le voilà !... ce sera George !... » Ah ! cet espoir te rendait plus cher à mon cœur... D'avance, je m'y accoutumais, je m'y étais aguerrie... ah ! mais je ne croyais pas que ce dût être si tôt.

GEORGE. Eh quoi !... le regretterais-tu ?

PAULA. Ne m'interroge pas... (Avec effort.) Non, non... quand celui que j'aime s'est tracé un devoir, ce n'est pas à moi de l'en distraire par les faiblesses d'une femme.

GEORGE. Chère Paula... Si je ne devais plus te revoir... je veux te laisser du moins un gage de ma tendresse... Cette chaîne... je la tiens de mon père... porte-la, pour l'amour de moi.

PAULA. Elle ne me quittera jamais.

DUO de Marie.

PAULA.

Dans l'avenir j'ai confiance.

GEORGE.

Ah ! je puis braver le trépas.

PAULA.

Sois brave ; mais de la prudence,
Sans motif ne l'expose pas.

GEORGE.

Rassure-toi, ma tendre amie,

PAULA.

L'hymen nous attend au retour.

Le coup qui l'ôterait la vie

Vieudrait me frapper à mon tour.

ENSEMBLE.

Entends notre prière,
Juste ciel, aujourd'hui ;
Ta bonté tutélaire
Est notre unique appui.

SCENE X.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, puis
MISTRESS DUNDEE.

LE DOMESTIQUE porte un plateau avec loutaillerie et verres, qu'il pose sur la table. Puis il dit à George. Monsieur George, les pistolets, la carabine que vous avez demandés sont là dans votre chambre.

GEORGE. Merci, mon bon Walter.....
que ma mère ne les voie pas.

MISTRESS DUNDEE, *entrant par le fond.*
Des armes... pourquoi les soustraire à ma
vue? elles ne doivent plus me faire peur.

GEORGE*. Bien, ma mère... vous voilà
dans les sentimens qui conviennent à la
veuve d'un brave Américain.

MISTRESS DUNDEE. Oui, à sa veuve.

GEORGE. J'étais bien sûr que le premier
moment passé, vous comprendriez...

MISTRESS DUNDEE. Oui, mon fils... et
pourquoi tenterais-je de combattre encore
ta résolution?... ne m'as-tu pas fait sentir
l'impuissance de mes larmes... l'inutilité
de mes prières?

PAULA, *à part.* Quel changement!

MISTRESS DUNDEE, *allant à Paula, bas.*
Tu n'as donc pu?... (*Paula baisse les yeux.*)
(*À part.*) Ne comptons que sur moi. (*Haut*
à George.) Mon fils, je ne te parlerai pas,
dans un pareil moment, de venir partager
notre repas du soir.

GEORGE. Ma mère ..

MISTRESS DUNDEE. Oui, je l'avais pré-
vu.... (*Allant à la table.*) Mais du moins
un peu de ce vieux vin de France, pour
réparer des forces dont tu auras tant
besoin.

GEORGE. Allons, pour vous complaire..
et au fait du vin de France.... de notre
seule alliée!... c'est de bon présage.

MISTRESS DUNDEE, *versant dans le verre.*
Oh! oui, oui... (*À part.*) Je respire!

PAULA, *à part.* Ah! plus le moment
approche...

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, BIRCH.

BIRCH, *avec une giberne par-dessus son*
habit, un sabre au côté.... costume mélangé
grossièrement de bourgeois et de soldat. C'est
encore moi.... Eh bien! est-ce cela?....
George, ai-je l'air bien martial?

MISTRESS DUNDEE*. Comment, monsieur
Birch... à une pareille heure?

BIRCH. Bah!.... il est des circonstances
où l'on peut bien se permettre... D'abord,
je craignais que ma tante ne me remit sous
clef... et puis, voyez-vous, je suis brave...
je suis certainement très-brave!..... Eh
bien! quand je suis seul, c'est singulier,
il me passe par la tête une foule d'idées...
tant il y a que je suis venu tenir compa-
gnie à George.

* Paula, Georges, mistress Dundee.

** Paula, Birch, George, mistress Dundee.

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Que faire?

GEORGE. Eh bien!..... tu vas prendre
avec moi un verre de Bordeaux.

BIRCH. Volontiers..... ça ne se refuse
jamais.

MISTRESS DUNDEE *retient le bras de*
George qui verse à boire. Grand Dieu! s'il
allait... George...

GEORGE. Quoi donc, ma mère?

BIRCH. Je comprends.

AIR: *Vaudeville de Partie et Revanche.*

Parlant de là, quelque langue indiscrete
Pourrait fort bien suspecter ma valeur,
Et soutenir qu'en portant à la tête
C'est votre vin qui m'a donné du cœur...
Un peu de vin donne parfois du cœur.

GEORGE, *s'approchant de Birch.*

Trop finit par porter le trouble
Dans le cerveau.

BIRCH.

J'ai les yeux éblouis...

Eh bien! qu'importe à, rés tout d'y voir double,
Je ne veux pas compter les ennemis.

Allons, George, remplis ton verre, et
buons au succès de notre entreprise.

GEORGE, *buant.* A l'affranchissement de
l'Amérique!

BIRCH, *buant aussi.* C'est drôle!... ce
vin est capiteux... Dam! moi qui ne suis
habitué qu'à la petite bière de Massa-
chussets.

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Il n'y a pas
un moment à perdre... (*Haut.*) George,
le moment fixé pour votre départ est en-
core éloigné.

GEORGE. Nous attendrons le signal....
Williams doit le faire donner lorsqu'il en
sera tems.

MISTRESS DUNDEE. Eh bien! crois-moi,
profite du tems qui te reste pour prendre
un peu de repos.

GEORGE. Ces momens me sont trop pré-
cieux... je veux les passer avec vous.

BIRCH. Que ce ne soit pas à cause de
moi... si tu as envie de...

MISTRESS DUNDEE. Je veillerai près de
toi.

GEORGE, *affaissé par degrés.* Vous avez
peut-être raison... une heure de sommeil
me fera du bien..... je vais reposer tout
habillé.... mais ayez bien soin qu'au pre-
mier signal... ma mère... Paula...

PAULA. Je serai attentive au moindre
bruit... compte sur moi.

AIR : *Gentille Moscovite.* (De Lestorq.)

ENSEMBLE.

GEORGE.

Du sommeil l'influence
Déjà se fait sentir ;
Je cède à sa puissance ;
Mais venez m'avertir.

LES AUTRES.

Du sommeil l'influence
Déjà se fait sentir ;
Il cède à sa puissance ,
Je le vois s'endormir.

PAULA, à George.

Je serai là, sans cesse,
Repose sans frayeur.

GEORGE.

Je laisse
À la tendresse
Le soin de mon honneur.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GEORGE.

Du sommeil l'influence, etc.

LES AUTRES.

Du sommeil l'influence, etc.

(George entre dans sa chambre.. Paula sort par le fond. Mistress Dundee est entrée dans la chambre avec George qu'elle a accompagné.)

SCÈNE XII.

MISTRESS DUNDEE, BIRCH.

BIRCH. Il va dormir, et au moment de... c'est plus fort que moi, je ne pourrais jamais..... il faut avoir un fameux courage.... c'est de l'héroïsme!... Ah ça! mais..... il me semble que mes paupières se ferment malgré moi... est-ce que l'héroïsme me viendrait?

MISTRESS DUNDEE, *sortant de la chambre de George, et voyant Birch.* Et vous, monsieur Birch, ne voulez-vous pas?...

BIRCH. Moi, mistress Dundee, j'ai l'habitude de dormir mes douze heures... quand j'y manque d'une minute, ça m'embrouille..... ce qui fait que j'aime mieux ne pas me coucher du tout.

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Comment le renvoyer?... (*Haut.*) Vous avez tort... si vous pouviez reposer un peu.

BIRCH. Vous croyez.... au fait, ce vin porte beaucoup à la tête... c'est drôle, je m'en aperçois à mes jambes..... Allons, puisque vous le voulez absolument, je vais m'étendre dans ce grand fauteuil.

(Il se jette dans le fauteuil de mistress Dundee.)

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Que fait-il?... (*Haut.*) Vous y serez fort mal.

BIRCH. Ne faites pas attention... j'y serai même trop bien... (*Il bâille et s'étend.*) Ah! quand nous serons au bivouac...

MISTRESS DUNDEE. Puisqu'il faut vous le dire, George ne tardera pas sans doute à se réveiller... je désire être seule avec lui.

BIRCH. A la bonne heure... (*Il se lève.*) Je vais battre en retraite... mais soit dit en passant, c'est sans en prendre l'habitude.

ENSEMBLE.

(Reprise de l'air précédent.)

MISTRESS DUNDEE,

Du sommeil l'influence
Déjà se fait sentir ;
Il cède à sa puissance ,
Je le vois s'endormir.

BIRCH.

Du sommeil l'influence
Déjà se fait sentir ;
Je crois que la vaillance
Commence à me venir.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

MISTRESS DUNDEE, *seule.*

Enfin, ils sont partis... je suis seule..... oh! ce que j'ai fait... ce ne peut être mal... c'est Dieu qui me l'a inspiré.... c'est Dieu qui le fera réussir... Écoutons... (*Elle ouïe doucement la porte de la chambre de George.*) Je n'entends rien dans la chambre de mon fils... oui... il dort!... puisse son sommeil se prolonger assez!... (*Elle va s'asseoir auprès de la table.*) Il est près de minuit... que les heures marchent lentement!..... qu'ils tardent à se mettre en route!... ce moment qui m'aurait percé le cœur, je l'appelle de tous mes vœux..... tant qu'ils ne seront pas loin d'ici, je tremble que quelque accident..... (*Elle se lève et va du côté de la fenêtre.*) Ah! n'entendrai-je donc pas le signal du départ?... qu'ai-je dit... Malheureuse!... si ce bruit allait le réveiller... (*On entend dans le lointain la ritournelle de l'air, avec accompagnement de tambour.*) Ah!... je l'entends... cruel moment!

AIR : *Adieu ma bonne mère.*

Ciel! pendant qu'il sommeille,
Daigne le protéger!...
Fais qu'il ne se réveille
Qu'à l'abri du danger.

(*Se tournant vers la fenêtre.*)

Et vous, signal de guerre,
Tambours, battez plus bas...

Par pitié pour sa mère,
Ne le réveille pas.

(Le bruit approche et le tambour se fait entendre plus fort avec la ritournelle. *Mistress Dundee regardant par la fenêtre :*)

Ils entrent ici... on vient le chercher... comme mon cœur bat!

SCENE XIV.

MISTRESS DUNDEE, BROWN,
WILLIAMS, ensuite PAULA.

BROWN, à la cantonnade. Restez en bas... je vais l'appeler.

(Il va vers la chambre de George.)

MISTRESS DUNDEE, l'arrêtant. Mon fils... George... il est...

BROWN. Déjà parti..... courons le rejoindre.

(Il sort vivement.)

PAULA, qui est entrée en même tems. Parti... sans m'avoir dit adieu.

MISTRESS DUNDEE. Il a craint que tes larmes...

PAULA. Je veux le revoir...

MISTRESS DUNDEE, la retenant. Tu m'abandonnerais!

(Le bruit se fait entendre à peine. Paula est dans le plus profond accablement. *Mistress Dundee au contraire semble renaitre à l'espérance. Tableau. La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente la chambre de George... au fond, un lit de repos dans une alcove, cachée par un rideau; deux portes latérales; la porte à gauche de l'acteur est la porte d'entrée; celle qui est à droite est la porte d'un cabinet; une table entre l'alcove et la porte de droite.

SCENE PREMIERE.

MISTRESS DUNDEE, puis PAULA.

(Au lever du rideau *mistress Dundee* est assise près de la table sur laquelle est posée une lampe. Elle tient un livre de prières, et lit.)

MISTRESS DUNDEE, lisant.

« Ils ont cherché à perdre mon fils, sans qu'ils vous aient eu présent devant leurs yeux... Mais vous, Seigneur, vous êtes un Dieu plein de miséricorde; vous avez abaissé sur moi un regard favorable et sauvé le fils de votre servante.

PAULA, entrant par la porte à gauche. La nuit s'avance... point de nouvelles encore!... Ah! ma tante!

MISTRESS DUNDEE, se levant. Paula, laisse-moi.

PAULA. Ah! ne me repoussez pas... Peut-être est-ce à cause de ces sentimens que vous me reprochiez hier... Eh bien! oui, je l'avoue... familiarisée dès l'enfance avec ces images de péril, elles étaient aussi naturelles pour moi que les modestes travaux d'une femme... et quand l'espoir d'une vengeance pour mon père vint m'exalter, je ne vis rien au-delà... Mais qu'un

instant m'a changée! Si vous saviez ce que j'ai souffert depuis le départ de George!... Attentive, tremblante, voilà quatre heures que je prête l'oreille.

MISTRESS DUNDEE. Pauvres concitoyens!

PAULA. Vous les plaignez!... Ah! je suis bien peu digne de vous... je n'ai plus maintenant qu'une pensée... une seule... le péril de George... Cette idée est affreuse!... Oui, j'ai honte de la supporter avec si peu de courage... Mais l'incertitude... Ah! que ne suis-je près de lui!

MISTRESS DUNDEE. Toi... une femme!

PAULA. Pourquoi non?... S'il ne fallait que mourir pour le sauver...

MISTRESS DUNDEE. Ma fille!... bonne Paula, il t'est bien cher, j'en suis sûre... Allons, calme-toi; le danger n'est peut-être pas si grand pour lui que tu le penses.

PAULA. Pouvez-vous le supposer!... lui, si brave!... Oh! non, sa place est où l'on meurt... Ah! je frémis.

MISTRESS DUNDEE. C'en est trop, tes pleurs... ton effroi!... Je puis me fier à ta tendresse?

PAULA. Comment?

MISTRESS DUNDEE. Chat!... (Elle lui fait signe, avec le doigt sur les lèvres, de

rester sans bruit à sa place, et s'avance doucement jusqu'au lit de repos, dont elle ouvre les rideaux. On voit George tout habillé, étendu sur un divan et dormant du plus profond sommeil.) Regarde.

PAULA, avec force *. Lui, dormir!

MISTRESS DUNDEE, refermant le rideau vivement. Imprudente !... L'effet du breuvage n'aurait qu'à cesser.

PAULA. Qu'entends-je !... Ah ! je comprends.

MISTRESS DUNDEE. Oui, sa mère l'a sauvé.

PAULA. Elle l'a perdu!

MISTRESS DUNDEE. Qu'oses-tu dire?

PAULA. Le connaissez-vous si peu? . croyez-vous qu'il puisse survivre à l'infamie?... Ah! George George! il en est tems encore... réveille-toi.

MISTRESS DUNDEE, lui mettant une main sur la bouche et la retenant de l'autre. Tu ne l'aimes donc pas?

PAULA. Au nom du ciel, ne le livrez pas à l'indignation, à la vengeance de ses frères d'armes.

MISTRESS DUNDEE. Je m'accuserai devant eux.

PAULA. Voudront-ils vous croire?

MISTRESS DUNDEE. Oui; quand ils sauront ce que mon fils leur cachait... ce que tu ignores toi-même.

PAULA. Quoi donc?

MISTRESS DUNDEE. Que, pour assurer leur victoire, il se dévouait, lui seul, à une mort presque infailible.

PAULA. Expliquez-vous.

MISTRESS DUNDEE. Un passage secret dont les papiers de ton père lui avaient donné l'indice...

PAULA. En effet, je me rappelle... une issue ..

MISTRESS DUNDEE. Sur le rivage...

PAULA. Conduisant sous la forteresse à l'appartement même du gouverneur, de mon père... Je sais... je sais... Eh bien, George...

MISTRESS DUNDEE. Pénétrant par là jusqu'au magasin à poudre...

PAULA poussant un cri et se cachant la tête dans ses mains. Grand Dieu!

MISTRESS DUNDEE. Parle, à présent... qu'aurais-tu fait?

* Paula, mistress Dundee.

PAULA. Ah!... j'aurais fait comme vous... Mais pourtant son honneur... comment le lui rendre?... (*Après un moment de silence. A part. Oui... (A mistress Dundee.)*) Ma mère, restez près de lui... tâchez qu'on n'interrompe pas son sommeil; ou du moins prolongez son erreur.

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

MISTRESS DUNDEE. Où vas-tu?

PAULA. Vous le saurez...

(S'arrêtant. *)

AIR: *Vive la liberté.*

(A part.)

O ciel ! protège-moi,
J'implore ici de toi
Un éternel mystère.

(A mistress Dundee.)

Veillez sur votre fils;
Allez, je le chéris,
A l'égal de sa mère.

MISTRESS DUNDEE.

Si tu l'aimais,
Tu me seconderais.

PAULA.

Jugez mieux son amie;
J'en crois mon cœur,
Oui, lui sauver l'honneur,
C'est lui sauver la vie.

ENSEMBLE.

PAULA.

O ciel ! protège-moi,
J'implore ici de toi, etc.

MISTRESS DUNDEE.

Où vas-tu? calme-toi,
Paula, seconde-moi,
Pour fléchir sa colère;
Épouse de mon fils,
Vos nœuds seront bénis
Par la main d'une mère.

(Paula sort.)

SCENE II.

MISTRESS DUNDEE, seule.

Je le vois trop, elle n'ose affronter les premiers transports de George, quand il faudra lui découvrir... Ah! moi-même, l'approche de ce moment me fait trembler... Mon Dieu, mon Dieu! donnez-moi du courage... Que dira-t-il? lui qui ne m'a jamais parlé qu'avec une respectueuse affection !... Je vais l'entendre éclater en reproches... m'accabler de sa colère... me maudire, peut-être !... Oui; mais du moins je l'entendrai... il sera là... sous mes yeux... Ah! qu'il me maudisse... je lui pardonne d'avance,

* Mistress Dundee, Paula.

pourvu qu'il vive et que je le conserve.

Ain de Caleb.

Sous la garde d'une mère,
Qui sur toi veille toujours,
Dors... qu'une erreur salutaire
Ici protège tes jours!
Ah! qu'elle se prolonge
Au lever du soleil.
Rêve, par un mensonge,
La gloire en ton sommeil...
Je ne crains pas que d'un tel songe
La mort soit le réveil.

Qui vient ici?...

(Elle se place devant le rideau.)

SCÈNE III.

MISTRESS DUNDEE, MISTRESS HOPKINS.

MISTRESS HOPKINS, *entrant*. Bien votre servante, mistress Dundee.

MISTRESS DUNDEE. C'est vous, ma chère dame... Et comment, jusqu'ici... sans être annoncée?... Où est donc Walter?

MISTRESS HOPKINS. Votre domestique?... Ah! mon Dieu!... tout à l'heure, en venant, je l'ai rencontré qui courait vers le port avec miss Paula.

MISTRESS DUNDEE, *avec étonnement*. Vers le port!

MISTRESS HOPKINS. Et il faut qu'ils soient sortis bien précipitamment; car j'ai trouvé votre porte entr'ouverte... Pardon, mistress Dundee, si je vous dérange si matin.

MISTRESS DUNDEE. Si matin!

MISTRESS HOPKINS. Mais oui, certainement... le jour vient de paraître.

MISTRESS DUNDEE. Déjà!

MISTRESS HOPKINS. Et dire que ces maudits feux de file continuent encore!... On les entend de loin se croiser, se répondre... ça vous donne des secousses... Surtout quand on ne sait pas encore à qui restera la victoire... De façon que je venais, au nom de toutes mes voisines, savoir si vous ne pourriez pas nous rassurer un peu.

MISTRESS DUNDEE. Moi!... je partage votre incertitude... je n'ai rien à vous apprendre.

MISTRESS HOPKINS. Ah!... c'est que, comme il paraît que c'est votre fils, monsieur George, qui a poussé tous les autres...

MISTRESS DUNDEE. Eh bien?

MISTRESS HOPKINS. Eh bien... lui, il n'aura sans doute rien attrapé.

MISTRESS DUNDEE, *la regardant fixément*. Plait-il?... Que signifie?...

MISTRESS HOPKINS. Dam'!... on dit que dans les révolutions ceux qui se sont mis à la tête, avec de belles paroles, restent souvent en arrière au moment du danger... sauf à se remettre en avant quand tout est fini... et alors voilà...

MISTRESS DUNDEE, *à part*. Soupçonnerait-on?... (Haut.) Je ne vous comprends pas.

MISTRESS HOPKINS. Je me comprends bien, moi; et...

(On entend un mouvement derrière le rideau.)

MISTRESS DUNDEE. Silence!

MISTRESS HOPKINS. Quoi donc?

MISTRESS DUNDEE. Rien... j'écoutais...

(Elle va vers le fond et prête l'oreille.)

MISTRESS HOPKINS, *passant à droite* *. Ah! oui, encore les feux de file... (A part.) On savait que mon vaurien de Birch, qui faisait tant le brave hier au soir... Pauvre garçon!... « Ma tante, je vas dormir un quart-d'heure, jusqu'au signal... » Oui... jamais il n'a ronflé comme ça... Je viens de m'en aller, parce qu'il m'empêchait d'entendre la fusillade... Mais motus!... ça se trouve bien... Si les Américains triomphent, il s'est enrôlé hier: si ce sont les Anglais, il a dormi cette nuit.

MISTRESS DUNDEE, *à part*. Son sommeil est agité... Bientôt sans doute... (A mistress Hopkins.) Excusez-moi, mistress Hopkins... Hier, j'avais enjoint à tous mes gens de se tenir renfermés chez eux... mais l'absence imprévue de Walter... Il faut que j'aille les appeler... donner des ordres.

MISTRESS HOPKINS. Si je puis vous être utile...

MISTRESS DUNDEE. Oui, oui, j'accepte... Allons, hâtons-nous.

MISTRESS HOPKINS. Tout de suite... (S'arrêtant avec effroi.) Ah! mon Dieu! n'entendez-vous pas?

MISTRESS DUNDEE. Un bruit lointain...

MISTRESS HOPKINS. La maison a tremblé... On dirait d'une explosion.

MISTRESS DUNDEE. Ciel!... venez...

MISTRESS HOPKINS. Ces cris...

MISTRESS DUNDEE, *l'entraînant*. Venez, venez, vous dis-je.

(Elles sortent rapidement.)

* Mistress Hopkins, mistress Dundee.

SCENE IV.

GEORGE, *endormi.*

GEORGE, *toujours couché.* Mes amis... en avant... franchissez les décombres... Là... là... l'étendard de l'Union... (*Il saute en bas du lit de repos et entre ouvre le rideau.*) Eh bien !... où suis-je?... (*Entrant en scène.*) Ah ! ce n'était qu'un rêve !... mais qu'il était beau !... J'en suis encore oppressé !... Il me semblait que, trompant la vigilance des sentinelles anglaises, je m'étais frayé un chemin... Ma fuite devançait l'explosion... J'avais échappé... Je me retrouvais parmi vous, mes nobles frères d'armes... nous triomphions ensemble... Ah ! peut-être vous triompherez sans moi... Après tout, qu'importe?... Il n'y a que ma pauvre mère... A son âge, seule, sans appui... Une telle affliction... Qui pourra la consoler?... Ah ! c'est un devoir que je lègue au cœur de Paula.

(Il va s'asseoir auprès de la table.)

SCENE V.

GEORGE, MISTRESS DUNDEE.

MISTRESS DUNDEE, *à part, entr'ouvrant la porte de gauche et entrant tout doucement.* Que fait-il?... J'ai peur d'être en sa présence... et cependant mon inquiétude est trop forte loin de lui. (*A demi-voix.*) George !

GEORGE, *à part.* C'est ma mère... Allons, que mon air de gaieté la rassure... (*Haut.*) Entrez, entrez, ma mère, me voilà debout, n'attendant que le signal.

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Il ne sait rien encore.

GEORGE, *venant auprès d'elle, et d'un ton de badinage affecté.* Entre nous, je serais bien en droit de vous faire des reproches.

MISTRESS DUNDEE. Comment ?

GEORGE. Mais non, ma mère... au contraire... allez, ce repos m'a fait du bien : je n'ai jamais été en meilleure disposition... Et d'ailleurs je pouvais dormir sans crainte... A présent que vous voilà calme et maîtresse de vous... que vous avez compris le devoir de votre fils, et qu'il n'y avait de véritable danger que pour les lâches... c'est vous qui, au besoin, l'auriez réveillé vous-même, n'est-il pas vrai, ma bonne mère ?

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Ah ! chaque mot qu'il me dit...

GEORGE. Mais le signal tarde bien à se faire entendre... il doit être plus de minuit... je vais m'assurer par moi-même...

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Ciel !..... (*Haut.*) Mon fils, qui te presse ?

GEORGE. Vous me le demandez?... n'est-ce pas moi dont les exhortations ont enflammé tous ces intrépides jeunes gens?... si je me laissais devancer par un seul d'entre eux, je serais indigne de vivre.

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Comment lui avouer ?...

GEORGE. Allons, ma mère, bonne espérance, et embrassez-moi.

MISTRESS DUNDEE, *tombant à ses pieds.* George... mon fils.

GEORGE. Eh quoi !... voudriez-vous renouveler vos instances?... relevez-vous.

MISTRESS DUNDEE. Pas avant que tu m'aies pardonné.

GEORGE. Que signifie ?

MISTRESS DUNDEE. Tu veux aller à l'attaque de la forteresse?... il n'est plus tems.

GEORGE. Grand Dieu !

MISTRESS DUNDEE. Il n'est plus tems, te dis-je.... (*Elle ouvre la porte à droite.*) Regarde, voici le jour.

GEORGE. Misérable que je suis ! mes frères d'armes, qu'êtes-vous devenus?... tous morts, ou prisonniers peut-être.... Eh bien !..... je n'ai pu partager votre gloire, je m'associerai du moins à votre trépas.

MISTRESS DUNDEE. Rassure-toi..... ils sont vainqueurs... vois de cette fenêtre... le fort en ruines.. Un seul bastion debout.. et au-dessus les couleurs nationales.

GEORGE. Non, non... je ne puis croire... sans doute un stratagème de l'ennemi ; et je cours.

(Il veut s'élancer.)

MISTRESS DUNDEE. Arrête, te dis-je.... là, près de nous, sur la grande place, cette foule qui se presse... ce sont les Américains... entends-tu leurs cris de victoire ?

GEORGE. Il se pourrait !... ah ! mes amis, que vous êtes braves !... moi seul, je suis un lâche.

MISTRESS DUNDEE. Mon fils...

GEORGE. Oui, un lâche !... et pour me justifier.... pas même une mort tardive, les armes à la main.

MISTRESS DUNDEE. Cesse de t'accuser... seule, je fus coupable.

GEORGE. Ne vous chargez pas de mon crime... eux, ils mouraient!... et moi...

MISTRESS DUNDEE. En vain tu aurais voulu te défendre du sommeil léthargique où ma tendresse avait plongé tes sens...

GEORGE. Vous?... oh! non, non... Vous n'auriez pas osé.

MISTRESS DUNDEE. Une mère ose tout.

GEORGE. Et vous me l'avez!

MISTRESS DUNDEE. Oui... ta mère aime mieux te voir irrité contre elle que contre toi.

GEORGE. Qu'avez-vous fait?

MISTRESS DUNDEE. Pardon! pardon!

GEORGE. Laissez-moi.

MISTRESS DUNDEE. Je t'en conjure, au nom de cette vie que je t'ai donnée... que j'ai sauvée deux fois.

GEORGE. Et dont vous venez de faire le plus affreux supplice.

MISTRESS DUNDEE. Mon fils...

GEORGE.

AIR : Patrie, honneur, etc.

Moi, votre fils!... non, vous n'en avez plus;
A tant d'opprobre aurais-je dû m'attendre?
Le jour, hélas! que de vous je reçus,
Il est à vous; vous pouviez le reprendre...
Mais m'arracher mon honneur et ma loi,
Le pouviez-vous? ces biens étaient à moi.

MISTRESS DUNDEE. Quand tu m'accableras.... le passé n'est plus en notre pouvoir.

GEORGE. Et quel avenir me reste-t-il?... le sang de tant de victimes si chères... sur qui retombe-t-il? sur moi!... et de quel front réparerais-je devant ceux qui ont survécu?... Ah! ma mère... ma mère.

(Il tombe accablé sur le fauteuil qui est près de la table.)

MISTRESS DUNDEE. J'ai tout prévu.... dans un instant nous pouvons quitter ces lieux; chercher ailleurs un sûr asile... dans le pays de mes ancêtres... dans la Pensylvanie, où ne règnent point les faux préjugés du monde... et là, entouré des soins d'une mère... de la tendresse d'une épouse.

GEORGE. Paula!... elle, ma femme!... elle porter le nom d'un homme déshonoré!

MISTRESS DUNDEE. Elle sait tout.

GEORGE. Ah! voilà donc pourquoi elle n'est pas ici.... je ne suis plus pour elle qu'un objet de mépris.

MISTRESS DUNDEE. Non; elle m'approuvait... elle m'a recommandé de veiller sur

toi, d'entretenir ton erreur.... je vais la chercher.... elle joindra ses prières aux miennes; et tu ne pourras nous résister. (*Elle s'avance vers la porte de gauche, s'arrête, se retourne, regarde George; et après un silence, s'écrie, en tendant vers lui les mains.*) Mon fils, est-ce que tu me hais?

GEORGE, se précipitant dans ses bras. Ma mère!

MISTRESS DUNDEE, après l'avoir longtemps embrassé, dit à part. Ah! mon Dieu!... il me pardonne... et il vivra.

SCÈNE VI.

GEORGE, seul.

Oui, j'ai été trop dur avec elle.... et je me le reproche, surtout au moment de nous séparer pour jamais.... car maintenant, plus d'hésitation, plus de retard... fuir, ce serait confirmer ma honte aux yeux de mes amis... et me joindre à leur triomphe, sans avoir pris part à leurs dangers... que penseraient-ils d'une vaine excuse?.... ils feindraient d'y croire, par pitié pour moi... Votre pitié!... bientôt vous me jugerez mieux... vous saurez que j'étais digne de combattre auprès de vous... oui, c'est là le seul parti... écrivons-leur pour réclamer mes droits à leur estime... Et après... après, faisons ce qu'il faut faire pour la mériter. (Il va à la table et s'assied absorbé dans ses réflexions.)

SCÈNE VII.

GEORGE, **BIRCH.**

BIRCH, à part en entrant. Qu'est-ce qui m'est arrivé là, bon Dieu!... dormir toute la nuit, pendant que les autres se battaient, moi, qui avais montré tant de zèle. C'est pour le coup qu'ils vont dire que je suis un.... Comment faire?... il n'y a que George qui puisse me donner un bon conseil.

GEORGE, l'apercevant, à part. Que vois-je... Birch!.... déjà de retour.... avoir à rougir, même devant lui... devant ce pauvre garçon... Ah! quelle humiliation!

BIRCH, toujours à part. Le voilà!.... je ne sais plus quelle contenance tenir.... encore si j'en étais quitte pour qu'il se moquât de moi...

GEORGE. Que viens-tu faire dans cette maison?...

BIRCH, à part. Allons, ça commence ..
(*Haut.*) George, il est des positions pénibles, où on éprouve le besoin d'aller chercher un ami...

GEORGE. Est-ce là ce qui t'amène? je t'en remercie.

(Il lui tend la main.)

BIRCH. Il n'y a pas de quoi..... quelle belle victoire!... pourquoi faut-il que j'aie là un regret qui m'empêche d'en jouir.

GEORGE. Ah! je te comprends...

BIRCH. Ce n'est pas difficile.

GEORGE. Oui.... au milieu de la gloire de tous, il est affreux d'être seul déshonoré...

BIRCH, à part. Aye... aye... (*Haut.*) Ecoute donc, George, je sais bien que ce n'est pas un beau trait.

GEORGE, se levant. Ah! dis que c'est une conduite infâme.

BIRCH, à part. J'étouffe... ça me serre ici.. (*Montrant le gousier.*).. (*A George.*) Je conviens que pour un début.... ce n'est pas engageant... et c'est pour cela que je voulais m'entendre avec toi, pour voir s'il n'y aurait pas quelque moyen à employer.... un palliatif... un stratagème...

GEORGE.

AIR : Un page aimait la jeune Adèle.

Qu'oses-tu dire?... un stratagème!

Ah! sans pudeur y recourir!

Dans le sein de l'opprobre même,

Ce serait encor s'avilir.

BIRCH.

Ciel! quel parti peut donc rester à suivre,
Lorsqu'une lois on eut un pareil tort?

GEORGE.

Aux gens de cœur, il faut l'honneur pour vivre..

BIRCH.

Et quand il est perdu?..

GEORGE.

La mort!

Quand l'honneur est perdu, la mort.

BIRCH. J'avoue que c'est un moyen décisif, qui tranche toutes les difficultés.... parce que quand un homme est mort, qu'est-ce qu'on pourrait lui dire? mais cependant... peut-être que quelque chose de plus doux...

GEORGE. Ecoute, Birch.. je te le déclare.. je ne souffrirai pas sur ce sujet la moindre discussion.

BIRCH, à part. Par exemple... c'est aussi être trop exclusif dans ses idées... cependant j'ai besoin de lui, ménageons-le... (*Haut.*) J'adopte ton idée...

GEORGE. Il suffit... adieu.

BIRCH. Ecoute encore... va donc pour la... (*A part.*) Diable de mot!... (*Haut.*) Mais avant tout on est bien aise de laisser après soi une mémoire avantageuse... et il me semble qu'au préalable... une petite justification...

GEORGE. J'y avais songé...

BIRCH. Quoi!... vrai?

GEORGE. Si tu y consens, je vais l'écrire, et te la remettre?

BIRCH. Voilà ce que je venais te demander...

GEORGE. Je te laisserai le maître d'en faire l'usage que réclameront les circonstances...

BIRCH. Sois tranquille, je ne perdrai pas de temps.

GEORGE, Lui prenant la main qu'il sert avec force. Birch... tu es mon ami...

BIRCH. Ah! que tu me fais de bien...

GEORGE. Attends moi là...

(Il sort par la porte à gauche du spectateur.)

SCÈNE VIII.

BIRCH, seul, avec enthousiasme.

Il vient de dire... je suis son ami... oh! oui, à la vie, à la mort... (*Transition.*) Par exemple quant à la vie... si je l'en croyais, ça ne serait pas long... mais patience, je m'en vais d'abord prendre ce qu'il est allé m'écrire... Il me tournera ça gentiment, lui!.. et alors quand les autres l'auront lu, et que je dirai: je veux mourir... ils ne pourront pas faire autrement que de m'arrêter. J'aurai beau crier: laissez-moi, laissez-moi, me débattre au milieu d'eux... cependant pas trop fort... au fait si je tiens à vivre, ce n'est pas tant pour moi, c'est pour mon pays, auquel je rendrai peut-être des services plus tard, on ne peut pas savoir... mais aussi quelle fatalité!

AIR: Ces postillons sont d'une maladresse.

De m'illustrer quand j'avais tant d'envie,

Dormir ainsi! d'honneur, c'est désolant!

Et quel sommeil! non, jamais de la vie,

On ne dort ni aussi profondément.

Je dormais invinciblement...

Aussi de peur qu'en un jour de victoire,

Mon zèle encor ne languisse étouffé;

Dorénavant près d'aller à la gloire,

Je prendrai du café.

Quel bruit!... ces voix... je ne me trompe pas, ce sont mes compagnons

d'armes. Quand je dis : mes compagnons... je ferai bien d'éviter leur premier moment.. il ne serait pas en ma faveur, attendons.. que George ait pu leur parler... (Il regarde du côté de l'alcove.) Ah !... (en y allant) par exemple, je ne croyais guère que ce serait de nos amis que j'aurais peur.

(Il passe derrière le rideau.)

SCENE IX.

BROWN, WILLIAMS, MISTRESS DUNDEE, et les jeunes gens qui ont paru au premier acte.

MISTRESS DUNDEE. Messieurs, messieurs.

WILLIAMS. Ah ! mistress !...

BROWN. Si vous saviez... George...

WILLIAMS. Notre sauveur.

MISTRESS DUNDEE, étonnée. Comment.

BROWN. Quel dévouement ! c'est à lui seul que nous devons la victoire.

MISTRESS DUNDEE, à part. Qu'entends-je !

WILLIAMS. Mais à quel prix peut-être ?

BROWN. Nous tremblons qu'il ne se soit sacrifié pour nous.

MISTRESS DUNDEE. Plus bas... il est ici.

WILLIAMS. Quel bonheur !

BROWN. Ah ! c'est un prodige !... au moment de l'explosion, nous avons compris son absence... bientôt, dans l'espoir de le sauver, nous nous sommes élancés à travers les décombres.. vaine recherche ! et nous accourions...

MISTRESS DUNDEE. Ah ! plus tard, vous saurez... mais un moment, par grâce...

BROWN. Oh ! nous vous laissons... (Regardant vers la porte à droite.) Mais le voilà.

TOUS. George.

MISTRESS DUNDEE, à part. Je tremble.

SCENE X.

LES MÊMES, GEORGE.

FRAGMENT du final du premier acte de la Fiancée.

CHŒUR.

Honneur ! honneur ! ta vaillance !
Quand tu sauves tous tes amis,
Il t'est bien dû, pour récompense,
D'être l'honneur de ton pays.

GEORGE.

Ah ! cet éloge est une offense,
Quand de l'erreur il est le prix,
Moi, les tromper par mon silence,
Non, j'aime mieux tout leur mépris.

* Williams, mistress Dundee, Brown.

La Mère et la Fiancée.

GEORGE*. C'en est trop... écoutez-moi tous... une erreur vous abuse.

BROWN. Que dis-tu ?

MISTRESS DUNDEE. George !

GEORGE. Je parlerai, ma mère... George n'aura pas manqué deux fois de suite à l'honneur.

TOUS. Toi !

GEORGE. Oui, fussiez-vous me traiter de lâche, il est un aveu que je ne croyais pas pouvoir vous faire en face... eh bien ! j'en aurai le courage... ce sera mon plus cruel châtement... Depuis hier, je ne suis pas sorti d'ici...

TOUS. Ciel !

GEORGE. Tandis que vous combattiez... moi... ah ! je ne puis achever... (A Brown.) Tiens, lis.

(Il lui donne une lettre et se jette dans un fauteuil auprès de la table, la tête cachée entre les mains.)

MISTRESS DUNDEE. C'est moi seule... je l'ai trompé.

(Elle va auprès de George.)

BROWN, après avoir parcouru la lettre. Qu'ai-je lu !... (Courant à George qui est assis auprès de la table.) Mais ce projet magnanime tu l'avais conçu... ce n'est qu'en te remplaçant qu'un autre a pu l'exécuter... mais cet autre quel est-il?... n'avais-tu mis aucun de nos camarades dans ton secret ?

GEORGE, sans détourner la tête. Un seul.

BROWN. Un seul aussi a manqué à notre réunion... mais je ne puis croire que Birch...

GEORGE. C'était mon confident.

BROWN. Il se pourrait !

TOUS. Birch.

BROWN, revenant sur le devant de la scène avec tous ses compagnons. Mes amis, nous le jugions mal... d'après le témoignage de George, Birch est un brave.

SCENE XI.

LES MÊMES, BIRCH**.

BIRCH, qui a entr'ouvert le rideau. (A part, et sans être ou.) Qu'entends-je?... ah ! cet

* Williams, George, mistress Dundee, Browns.

** George et mistress Dundee dans le fond, Williams, Birch, Brown, et les jeunes gens sur le devant.

excellent George ! C'est très-bien de sa part... je n'aurais pas mieux arrangé la chose... je puis me montrer... (*Paraissant.*) Mes amis !

TOUS. C'est lui !

BIRCH. Moi-même, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas si dans cette circonstance j'ai manqué à l'appel.

BROWN. T'en vouloir?... quand c'est toi qui as décidé le succès.

BIRCH, surpris. Hein ! plaît-il ?

BROWN. Et quel bonheur!... pas une blessure.

BIRCH. Je crois bien... ah ça ! qu'est-ce que vous dites donc ?

BROWN. Point de fausse modestie... c'est toi qui as fait sauter la forteresse.

BIRCH. Par exemple ! eh bien ! j'en ai eu l'idée... (*à part*) en rêve... mais ce n'est pas moi, c'est George.

(George fait un mouvement, sa mère le retient.)

BROWN. Il nous a tout révélé... lis toi-même.

(Il lui donne la lettre de George.)

BIRCH, après avoir lu. Ah ! mon Dieu !... est-ce que je serais somnambule ?

BROWN. Eh bien !... tu ne nieras plus maintenant.

BIRCH. Je nierai toujours... vous aurez beau faire, jamais vous n'obtiendrez de moi que je convienne de cette action-là...

BROWN. Toi, notre sauveur.

TOUS, l'entourant. Notre sauveur...

BIRCH. Votre sauveur !... Souvenez-vous que je n'en ai pas pris le titre. (*Avec une demi-jactance.*) Après ça... vous êtes les maîtres de croire ce que vous voudrez... je ne peux pas vous en empêcher.

BROWN. Ah ! je me souviens... nous avons une preuve... Cette chaîne qui a frappé nos yeux parini les débris, nous la rapportions à George... mais c'est toi qui l'auras laissé tomber dans ta fuite.

MISTRESS DUNDEE. Cette chaîne !... elle est à mon fils.

GEORGE, se levant avec précipitation. Ciel ! je l'avais donnée à Paula... comment se fait-il?... oh ! je n'ose penser... si c'était

elle?... Paula ! ah ! malheureux, courons...

(Il veut s'élaner vers la porte.)

MISTRESS DUNDEE. Où vas-tu ?

BROWN, le retenant. Arrête.

GEORGE. Morte... morte... et pour moi... laissez... laissez...

FINAL du premier acte d'Yelva.

Nous réunir par mon trépas,
Paula, c'est ma seule espérance.

(Il s'est dégagé des mains qui le retiennent et s'élanche vers la porte.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, PAULA, WALTER.
HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

(Paula entre échevelée, en désordre et soutenue par Walter ; on la fait asseoir sur un fauteuil ; mistress Dundee est auprès d'elle.)

GEORGE.

Que vois-je ?

(Il tombe aux genoux de Paula.)

PAULA.

George, plus bas ;
Ton honneur est sauvé... silence !

TOUS.

O ciel !

PAULA, parlant d'une voix faible. Dieu m'a exaucée... il a donné la force à une femme, à un vieillard... il a dirigé ma main, soutenu notre fuite... et nous étions déjà loin, quand l'explosion... j'ai cru mourir.

GEORGE.

(Reprise du morceau.)

Quel dévouement ! Paula, toi que j'adore...

PAULA.

Pour m'en payer qu'à jamais on ignore...

GEORGE.

On sait tout.

PAULA.

Quoi ! déjà ?

(Elle regarde autour d'elle.)

Tes amis !

GEORGE.

Ils sont là.

TOUS.

Rassurez-vous, chacun de nous honore,
Admire un courage aussi grand.

MISTRESS DUNDEE.

Ma fille... ah ! maintenant
M'est bien plus chère encore.

PAULA, à George.

Tu me promets de vivre.

GEORGE.

Ah ! je le doi
Pour tâcher d'être un jour digne de toi.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Chère patrie, ah ! dans nos aïeux
Vit un besoin d'exploits nouveaux ;
Puisqu'en ton sein de faillies femmes,
Par la valeur sont des héros.

FIN.

Bayerische
Staatsbibliothek
München